

*Françoise
Giroud*



**VOUS PRÉSENTE LE
TOUT-PARIS**

PRÉFACE DE MARCEL ACHARD





*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.*

© 1952 Librairie Gallimard.

... ET D'ABORD FRANÇOISE GIROUD

Le livre de Françoise Giroud est beaucoup moins un livre qu'une admirable galerie de portraits.

Et, je me fais un peu l'effet du monsieur qui écrit sur un grand peintre, à propos de sa plus récente exposition.

Ce que raconte le monsieur n'a pas beaucoup d'importance.

L'important, ce sont les tableaux. Surtout lorsque ce sont des chefs-d'œuvre. Comme c'est le cas pour la plupart des portraits qu'a brossés Françoise Giroud.

Il y a un peu de tout dans cette galerie. Car le peintre change de manière avec chaque modèle. Si bien que de suaves La Tour voisinent avec de déliquescents Rouault, de sarcastiques Daumier et de paisibles Isabey.

Françoise Giroud, vous allez le constater, est un grand peintre. D'ailleurs, quand on la regarde, qu'est-ce qui frappe tout d'abord? Ses yeux.

Elle est très jolie. Elle est même belle. Elle est élégante. On s'en aperçoit tout de suite. Mais on l'oublie dès qu'on a regardé ses yeux. Des yeux qui sont en même temps — et c'est difficile! — profonds et perçants. Pleins de curiosité et de mystère. Des yeux d'almée qui enregistrent chaque détail avec l'implacable précision d'une caméra.

C'est pourquoi je vous demande de vous arrêter devant chaque tableau. Van Gogh a peint des paysans sans âme qui sont d'admirables Van Gogh.

Ne dites pas : « Oh! ce type-là ne m'intéresse pas. » Vous n'en savez rien encore. Attendez de l'avoir vu avec les yeux de Françoise Giroud.

Je vous jure que je ne vous insulte pas. Je ne doute pas de vos dons d'observation. Au contraire. Plus votre pénétration, votre intuition, votre sens de l'humain seront grands, plus vous serez épatés par Françoise Giroud parce qu'elle mélange du sang à ses couleurs.

Notre grande Simone me confiait sa stupeur : « Elle est restée avec moi une demi-heure. Elle m'a beaucoup souri. Elle a été excessivement charmante. J'ai eu l'impression que nous avions bavardé gentiment. Et, huit jours après, je me suis aperçue qu'elle en savait autant sur moi que moi-même; que je lui avais confessé ma vie intime et que ce que je ne lui avais pas dit, elle l'avait deviné. »

Il faut observer Françoise devant un de ses futurs modèles. Les lèvres sourient énormément. Les yeux, jamais. Et, toujours à l'instar des grands peintres, elle ne vous laisse pas prendre la pose. Elle n'admet pas que vous vous placiez dans la bonne lumière. Un homme qui prend la pose et qui se place dans la bonne lumière, est un homme dont on n'apprend rien. Il faut lui laisser faire le petit geste par lequel il va se trahir.

Où a-t-elle acquis ce coup d'œil infailible? Est-ce parce que, dans son extrême jeunesse, elle a travaillé comme script sur les films de Marc Allegret? Une script doit tout voir, tout savoir, tout noter. Sa parole fait loi, même contre celle de la vedette. C'est elle qui est responsable du costume que celle-ci doit porter, du geste qu'elle doit refaire, du regard qu'elle doit finir. Il ne suffit certainement pas d'avoir été script pour devenir Françoise Giroud — mais on peut admettre que c'est une merveilleuse école.

Avec une perfection et une exactitude confondantes, elle a fixé pour jamais une cinquantaine de personnes. C'est que ce grand peintre est aussi un grand journaliste. Mieux : un mémorialiste.

On ne pourra pas écrire l'histoire de ces dix dernières années sans citer Françoise Giroud. Elle a la verve endiablée de Retz, l'anecdote significative de Chamfort, le trait fulgurant de Saint-Simon — tout en restant parfaitement giroudienne.

Vous n'oubliez jamais Edith Piaf et « sa voix plus grande qu'elle », Jean Nohain « heureux comme un coq gaulois en pâte », ni Odette Joyeux, « qui est née pour avoir seize ans ». Vous voudrez connaître le général Guillaume, Jean-Paul Sartre et Colette dans leurs quatre dimensions comme elle les a compris.

Pour vous bien présenter Françoise Giroud, il eût fallu Françoise Giroud.

*J'avais bien pensé écrire un « A la manière de... »
Mais alors, là, franchement, c'est trop difficile.*

MARCEL ACHARD.

MARCEL ACHARD

Quelque amour au cœur, le cœur sur la main et la main tendue, Marcel Achard, prince de la scène, tient depuis vingt-cinq ans dans le théâtre français, le rôle de l'auteur à succès.

Un double rôle.

Il écrit son soixante-seizième film, mais à dix-neuf ans il a failli se suicider parce qu'il crevait de faim.

Il fait répéter sa vingt-sixième pièce. Il est joué à la Comédie-Française, traduit dans toutes les langues, mais à vingt ans on l'appelait « l'Idiot ».

Il est le plus Parisien et le plus comique des auteurs dramatiques, mais il est né, avec le siècle, dans les brumes tristes de Lyon.

Il est officier de la Légion d'honneur, il tutoie les ministres, il sera académicien, mais il est le fils du bistrot-tabac de Sainte-Foy-lès-Lyon.

Il éclate d'un rire énorme à ses propres plaisanteries, jusqu'à ce que disparaissent ses petits yeux bleus derrière ses vastes lunettes, mais l'écho de ce rire a, dans ses pièces, le son des sanglots.

Il a démissionné de la Société des Auteurs dramatiques et du Syndicat des Auteurs parce qu'on voulait le contraindre à y faire de la politique; mais il est prêt à mourir pour une cause : la liberté de ne pas faire de politique.

— Je n'y connais rien... Quand je pense que je vote! Mais si je m'entendais parler politique, je me mettrais dans une pièce pour me moquer de moi, tu comprends ce que je veux dire?

Il triche tellement au jeu qu'il est impossible de ne pas le lui faire remarquer, même lorsqu'on est son partenaire, mais il est incapable de vous faire tort d'un franc.

Il est soigné, coquet, parfumé; il traîne trois heures tous

les matins dans sa salle de bains et se ruine en cravates, mais il dit : « Avec la gueule que j'ai, tu penses bien qu'avec les femmes je ne peux compter que sur le baratin... »

Il est poli avec les dames, choyé dans les salons, reçu chez les ambassadeurs, soucieux de plaire à chacun et, y réussissant, affirme volontiers qu'« il n'y a pas de salauds ». Mais il sait que, poli ou grossier, aimé ou haï, les dames, les salons et les critiques ne changent rien à la carrière d'une pièce et que la partie se joue seulement, et à chaque pièce, avec le public.

Il connaît par cœur les titres de toutes les pièces qui ont été jouées depuis cinquante ans, avec le nom de l'auteur et deux des créateurs, mais il ne sait pas ce qu'il a fait hier.

Il est gourmand, il rêve sur des entremets et se bourre de framboises à la crème. Mais il dit, tragique : « Le drame de ma vie, c'est de grossir. Je voudrais être un fantôme... Autrefois, j'étais un fantôme... »

Il s'amuse follement depuis qu'il est metteur en scène, parce qu'il a découvert les joies malsaines de l'autorité.

— J'ai l'impression de tenir le milieu entre un colonel et un sergent de ville. Je dis oui, je dis non et tout le monde dit : « Bien, monsieur Achard... » Je suis le crétin qui commande. Tu vois ce que je veux dire?

Il se roule dans la vie comme on se roule sur l'herbe grasse un jour d'été, bute sur un tas de fumier, mais refuse de le voir et se hisse dessus pour humer les roses; il proclame qu'il est heureux, et peut-être l'est-il puisqu'il est capable de tout, même d'applaudir frénétiquement aux succès de ses confrères.

Pourtant rien ne m'ôtera de l'idée que Marcel Achard, poète aux yeux tendres, aimé et comblé de gloire, eût préféré être un malabar, un de ces gars lourds aux hanches minces que l'on rencontre dans les chansons réalistes et que les filles ont dans la peau.

Il a la gaieté bruyante des clowns qui se retirent en trébuchant dans une pirouette, lorsque le bel athlète paraît.

Sous l'élégante carapace de « Monsieur le célèbre auteur » il semble que d'un coup d'ongle on pourrait atteindre et blesser le petit pion timide et bégayant, au faux col de celluloïd et aux lunettes d'acier, qui débarqua à Paris le vendredi 13 décembre 1918 avec quatre cents francs dans sa poche et de l'espoir plein le cœur; le jeune homme maladroît qui apprit douloureusement à monter à bicyclette à

vingt-six ans, tandis que blonde et belle et cruelle, Valentine Tessier le regardait tomber et riait, riait...

Avec ses quatre cents francs, il prit une chambre rue des Fossés-Saint-Jacques et s'acheta une paire d'énormes lunettes d'écaille pour ressembler à Harold Lloyd.

Et puis il se mit doucement à mourir de faim, parce qu'il était totalement incapable de vendre le papier à machine dont on lui avait follement confié la représentation, parce qu'engagé par Pierre Scize comme souffleur au Vieux-Colombier, il fut si troublé par les jambes de la vedette Jane Bathory, qu'il en eut le souffle coupé : aventure désagréable pour un souffleur ; parce qu'on lui avait tellement dit qu'il était idiot, qu'il avait fini par le croire.

L'Idiot apprit alors qu'on peut vivre sans manger ou presque ; mais que pour toucher le fond de la misère, il faut ne pas savoir où coucher.

Il eut, un soir, tellement envie d'étendre son dos las qu'il se pencha très bas sur le lit de la Seine. Henri Béraud le retint à temps et insista auprès du rédacteur en chef de *l'Œuvre*, Robert de Jouvenel, pour que l'on confiât quelque menu travail à l'Idiot.

Ce fut la rubrique des Halles. Il s'y montra lyrique. On se montra indulgent. C'était un tout petit peu d'argent, de quoi aller de temps en temps au théâtre, une salle de rédaction chauffée, quelques rédacteurs apitoyés par son incroyable maladresse à s'exprimer et qui lui témoignaient quelque gentillesse...

Et puis un soir... Un soir, il est encore là à 8 h 30, parce qu'en vérité il ne sait guère où aller, lorsque Jouvenel arrive en trombe : la délégation allemande, qui vient signer le traité de Versailles, est annoncée et *l'Œuvre* n'a pas envoyé de reporter. C'est l'oubli, la gaffe impardonnable. Quelqu'un doit bondir sur-le-champ.

— Il n'y a que ce c... d'Achard, déclare le secrétaire de rédaction.

Achard écoute, tremblant, recroquevillé.

— Envoyons-le, décide Jouvenel.

— C'est impossible, vous savez qu'il est idiot.

Mais oui, il est idiot. Il ne l'ignore pas. Il ne demande rien que de continuer à tirer à la ligne en écrivant le cours des Halles. Pourtant, il faut obéir à Jouvenel, trouver un taxi, partir en pleine nuit pour Versailles.

A Versailles, pas d'Allemands. Ils sont à Vaucresson. Le chauffeur erre dans l'obscurité, se trompe de route et, au compteur, les chiffres tournent, tournent. Et Achard se répète : « Je suis idiot. Je suis idiot... »

Sur la route, des automobilistes en panne font de grands signes. Achard arrêta son taxi. Toute sa vie, il s'arrêtera devant ceux qui sont en panne.

— Pouvez-vous nous emmener? Nous allons à Vaucresson.

Il accepte et, complètement démoralisé, raconte son histoire. Il ne sait pas que la chance vient de s'asseoir dans son taxi. Elle s'appelle Andrée Viollis, reporter du *Petit Parisien* et Tom Topping, représentant de l'Associated Press.

Les deux grands journalistes prennent le petit sous leur aile. Le lendemain, le *Petit Parisien* et l'*Œuvre* sont les seuls quotidiens qui publient une interview des plénipotentiaires allemands. L'article d'Achard est en première page.

Mais l'Idiot est convoqué dans le bureau du directeur. Son cœur, son pauvre cœur bat déjà très fort. On va le foutre à la porte, ça y est... Non, on le félicite et on lui assure deux mille cents francs par mois.

Il n'y a plus d'idiot. Il n'y aura plus jamais d'idiot, jamais. Il y aura un critique et, plus tard, un auteur dramatique, le premier de sa génération. Pourtant, il lui arrivera encore de coucher à l'asile de nuit. Il a rencontré à Pau une jeune fille rousse aux yeux verts, au teint éclatant, Juliette. Ivre d'amour, il l'épouse, l'emporte... et termine son voyage de noces à côté des clochards.

Il échoue avec sa jeune femme à la Fleur de Lys, place Louvois, où le patron, Hauterive, un ancien comédien, leur déclare :

— Vous êtes chez vous... Vous paierez quand vous voudrez...

Ils veulent bien, mais ils ne peuvent pas souvent. Et, au bout de deux mois, la maison est pleine de jeunes gens bruyants qui discutent âprement de l'art de Chaplin, qui boivent, qui mangent et qui chassent, par leurs éclats, les rares clients sérieux de l'établissement.

Depuis, Marcel Achard, couvert d'honneur et de dollars, a été deux fois scénariste à Hollywood, où il est devenu un grand ami de Chaplin. Depuis, Juliette Achard est devenue l'une des femmes les plus brillantes et les plus redoutées de Paris. Belle, elle a inspiré de violentes amours et de grands

désespoirs. Spirituelle, elle est la joie de ses amis et la terreur de ses ennemis, qu'elle choisit parfois parmi les amis de son mari.

Dans ces cas-là, chacun reste sur ses positions. Il y a les amis de Monsieur, les amis de Madame. Tous les vendredis, un déjeuner réunit dans le petit appartement plein de fleurs de la rue de Courty huit ou dix personnes aux noms illustres agréées par les deux : Edith Piaf, Noël Coward, Pierre Brisson, Annabella, Korda... Les autres, ils les voient chacun de leur côté.

Henry Bernstein est, depuis de longues années, l'ami très aimé de l'un et de l'autre. Chez lui se déroula un drame : la mort de Gamin.

Gamin était un caniche noir, un des chiens avec lesquels on peut parler, qui savent vous écouter et parfois même vous répondre. Il était très vieux et bien fatigué lorsque Juliette l'emmena un soir dîner chez Henry Bernstein. Que se passa-t-il exactement ? Elle est persuadée aujourd'hui encore que son chien s'est suicidé, qu'il s'est jeté par la fenêtre pour débarasser ses maîtres bien-aimés de ce vieux Gamin impotent. Rien ne permet de dire qu'elle se trompe, et la mort tragique du caniche, écrasé sous ses fenêtres, a inspiré à Henry Bernstein une lettre très belle.

Entre Marcel Achard et sa femme, il y a ces liens de fer que crée un grand amour lorsqu'il a résisté à la double épreuve de la misère et du succès. Quelquefois, à un monsieur stupéfait, à une dame rougissante, Juliette demande :

— Vous avez vu *Nous irons à Valparaiso* ? Vous avez reconnu Marcel, naturellement, dans le héros de la pièce ? Mais si, voyons, c'est criant... D'ailleurs toutes ses maîtresses m'ont téléphoné pour me le dire...

Et elle enchaîne, impassible.

— « Je plains les femmes, je plains beaucoup les femmes », dit Marcel avec cette passion qu'il met dans chaque mouvement de son cœur, qu'il s'agisse d'un match de boxe, de la dernière pièce d'Anouilh ou d'un tournedos béarnais.

— « Et la tienne, tu la plains ? »

— « Ah non, pas la mienne. Elle, c'est spécial, tu comprends ce que je veux dire ? Elle est quelqu'un de formidable. Et puis avec moi, elle n'a pas dû s'ennuyer, si ? »

Non, elle ne s'est sûrement pas ennuyée. Avant que soit joué *Auprès de ma blonde*, elle a mis ses bijoux au clou parce

que Marcel n'avait rien produit depuis trois ans, mais elle ne s'est jamais ennuyée, et elle a dépensé avec allégresse les millions qui ont glissé entre ses mains depuis vingt ans et qui continueront à glisser tant que Marcel Achard, tirant sur sa pipe, saisira son petit stylo en or, s'enfermera dans son bureau, reparaitra hirsute trois jours après en disant :

— Je crois que je viens d'écrire quelque chose de très joli...

Sans lui, elle eût peut-être été une brillante pianiste. Sans elle, il ne serait peut-être pas devenu Marcel Achard, héros de cette tragi-comédie qu'il appelle sa vie et qu'il est prêt à rejouer depuis la première réplique du premier acte.

L'autre jour, elle téléphonait devant lui à un fournisseur négligent : « Allô, c'est M^{me} Marcel Achard... Vous entendez? M^{me} Marcel Achard... » Et comme elle s'énervait au bout du fil, il saisit le récepteur et déclara :

— Allô, ici c'est le mari de M^{me} Marcel Achard...

Il écrit comme les autres parlent, sans effort, sans angoisse devant la page blanche, saisi soudain par de longues crises de paresse d'où il émerge repentant, avec un nouveau sujet, une histoire d'amour.

Un homme, une femme; une pièce, un succès.

JEAN ANOUILH

Quarante-deux ans, de gentils yeux bleus pointus, une tête châtain d'adolescent tourmenté par l'acné, et on le traite déjà comme s'il était mort ou académicien!

Fleurs, couronnes, commentaires respectueux sur son œuvre, sur ce qu'il a voulu dire (j'admire toujours ceux qui savent si pertinemment ce qu'un auteur a voulu dire alors que l'auteur le sait si rarement lui-même), critiques empreintes de « la plus haute considération » comme celle que l'on envoie à la fin des lettres ennuyeuses, bref, tout ce que l'on écrit à propos de Jean Anouilh a fatalement une odeur de notice nécrologique.

Et c'est de sa faute. Il s'est si bien caché qu'on ne le voit plus : on l'imagine. C'est le Greta Garbo du théâtre.

Tout en haut de la petite pyramide d'auteurs dramatiques sur laquelle s'est édifié le théâtre français contemporain, il siège, mystérieux, hostile, intouchable.

— Jo, est-ce que je peux lui raconter l'histoire de...? demande Monelle Valentin.

— Non.

— Mais, tu ne sais pas ce que j'allais dire.

— Ne le dis pas.

De lui, il n'entend livrer que ses pièces. Là, il est tranquille, elles sont bonnes et, en outre, elles plaisent. Il les montre avec l'assurance tranquille d'un ingénieur qui expose un moteur éprouvé dans une nouvelle carrosserie.

— Je connais mon métier, je suis sûr d'être un bon ouvrier, dit-il avec cette pointe légère d'accent bordelais qui ensoleille ses propos gris.

Ce n'est pas qu'il déteste parler, au contraire. Et ses amis, rares et fidèles, le prétendent bavard, souvent gai.

Est-ce parce que deux écrivains célèbres qu'il admirait

fort et qu'il eut l'occasion de rencontrer le désappointèrent vivement lorsqu'il les découvrit, platement humains, humainement imparfaits, enrhumés ou s'emportant pour une côtelette mal cuite, qu'il craint, à son tour, de désappointer?

— J'ai dit leur nom, c'est idiot! Et maintenant, naturellement, vous allez les répéter? demande-t-il, presque satisfait d'avoir déjà une raison de regretter notre entretien. Pourquoi voulez-vous me faire raconter des c...?

Comme il a peur! Peur que ses paroles ne vailent pas ses écrits, peur que l'auteur ne semble pas à la hauteur de l'œuvre, peur que l'on se dise :

— Hé quoi! ce n'est que ça, Jean Anouilh?

Que ça. Oui. Le poète? Un monsieur banal et mal cravaté, plat comme un lac à la surface duquel on attend, haletant, de voir crever des bulles. Le révolté? Un monsieur bourgeois et cossu qui donna un bal pour les quinze ans de sa fille Catherine dans son hôtel particulier de Neuilly.

Il a peut-être raison de se cacher. On attend trop de lui. Derrière ses œuvres bruissantes de pitié pour la condition humaine, où la misère et les additions sordides asphyxient l'amour et assassinent la pureté, derrière son Franz qui s'écrie : « Mon amour est imparfait, mais je sens tout près, dans l'invisible, un autre amour aux ailes immenses qui sera peut-être à moi si je sais le mériter. Nous avons tous une fois une chance d'amour; il faut l'accrocher, cette chance, quand elle passe et construire son amour humblement, impitoyablement; même si chaque pierre en est une année ou un crime... »

Derrière son Orphée qui murmure : « Je ne croyais pas que c'était possible de rencontrer un jour le camarade qui vous accompagne, dur et vif, porte son sac et n'aime pas non plus faire des sourires. Le petit copain muet qu'on met à toutes les sauces et qui, le soir, est belle et chaude contre vous. Pour vous seul, une femme plus secrète et plus tendre que celles que les hommes sont obligés de traîner tout le jour derrière eux, parées d'étoffes. Ma farouche, ma sauvage, ma petite étrangère... Je me suis réveillé cette nuit pour me demander si je n'étais pas un homme aussi lourd que les autres, avec de l'orgueil bête et de grosses mains, et si je te méritais bien... »

Derrière tant de monologues douloureux, où chacun a retrouvé, depuis ce jour de 1932 où *l'Hermine* éclata sur la

scène du Théâtre de l'Œuvre, un lambeau, un reflet de son amour, de sa ferveur ou de ses désespoirs, on attend un homme-miracle. Et on trouve un homme tout court dont on essaye, en vain, de percevoir la rumeur. Peut-être parce qu'il n'y en a pas... Peut-être parce qu'il est une sorte de miroir qui capte des impressions, des personnages — toujours les mêmes — avant de les réfléchir, somptueusement travestis de son talent.

— Moi, dit-il, je suis la vieille comtesse, la vieille duchesse folle de mes pièces...

Peut-être faut-il rappeler qu'à la vieille lady du *Bal des Voleurs*, il fait dire qu'« elle joue aux intrigues pour tâcher d'oublier qu'elle n'a pas vécu ». Toutes ses jeunes filles, de la Sauvage à Antigone, ont le visage menu, maigre et ardent de Monelle Valentin. Elle avait dix-neuf ans, elle avait été mariée, elle était un étonnant petit personnage flamboyant et blessé dont le peintre Vertès se servait souvent comme modèle quand il la rencontra. Il avait dix-neuf ans, il venait de découvrir Giraudoux, il gagnait à peu près sa vie dans une maison de publicité où il était entré en quittant la Faculté de Droit et, depuis qu'au casino d'Arcachon il avait suivi un été tous les spectacles d'une saison d'opérettes, il savait qu'il écrirait des pièces. Les premières ne furent peut-être que la déchirante orchestration de l'écho que sa jeune femme meurtrie trouvait dans son cœur.

Aujourd'hui, très fragile, très souffrante, elle est ravagée par le désir de remonter sur la scène, de créer cette *Médée* écrite pour elle comme toutes « les pièces noires » d'Anouilh où l'on retrouve toujours le thème de la petite fille pure et souillée, de celle qui demande dans *Eurydice* :

« Alors, si on a vu beaucoup de choses laides dans sa vie, elles restent toutes dans vous? Bien rangés les uns à côté des autres, toutes les images sales, tous les gens, même ceux qu'on a haïs? Même ceux qu'on a fuis? Tous les tristes mots entendus, tu crois qu'on les garde au fond de soi? »

Ils furent très pauvres ensemble, lorsque, après *l'Hermine*, qui atteignit quatre-vingt-dix-sept représentations, Anouilh décida d'abandonner tout emploi régulier pour se consacrer au théâtre.

— Mon amour est trop pur pour se passer d'argent! criait le héros de *l'Hermine*. Ils s'en passèrent cependant et on connaît l'anecdote, cent fois contée, à propos des meubles qu'ils empruntèrent à Jouvét pour s'installer rue de Vaugi-

rard. Ces meubles appartenaient au décor de *Siegfried*. Ils n'avaient qu'un défaut : ils étaient factices. Tiroirs de commode et portes d'armoire étaient simplement dessinés sur le bois. Encore Jouvét dut-il les leur reprendre quand il remonta *Siegfried*.

Le Bal des Voleurs fut refusé par Robert Trébor, et la grande misère dura trois ans, jusqu'à la création de *Y avait un prisonnier*, pièce ratée, mais dont les droits furent achetés fort cher par Hollywood. Depuis — il avait 23 ans — le « miteux Anouilh » n'a jamais manqué d'argent. Il en gagne même beaucoup.

Quand Paulette Pax, directrice de l'Œuvre, reçut, sur les conseils de Pierre Fresnay, la première pièce de ce jeune homme de vingt ans, elle demanda :

— Pourquoi signez-vous Anouilh?

— Parce que c'est mon nom.

— Vous savez qu'il est ridicule? Qu'il peut prêter aux plus lamentables plaisanteries?

— Puisque ce « nouille » vous déplaît, je veux bien changer. Changer une lettre. Faut-il vous dire laquelle?

Et il garda ce nom, qui a fait le tour du monde.

Avec la vente de *Y avait un prisonnier*, les Anouilh achetèrent un cabriolet bleu ciel et partirent en voyage. Avec les gains qui suivirent, ils s'installèrent avenue Trudaine. C'est là qu'ils invitèrent un soir des amis à dîner. Événement!... Ils ne reçoivent pas plus qu'ils ne sortent.

On les connaissait maigrelets, toujours un peu dépenaillés, si semblables à leurs héros, révoltés ou accablés par la misère du monde...

Alors, avant de se rendre à leur invitation, lesdits amis engouffrèrent prudemment quelques bananes en se disant :

— Dieu sait dans quelle maison de fous nous allons tomber...

C'était la plus bourgeoise des maisons bourgeoises. Parquets cirés, beaux meubles nets, nappe immaculée, dîner succulent préparé par Monelle Valentin, fille du Nord, où l'on sait tenir sa maison et nourrir son mari.

Seule, une pièce peuplée de marionnettes géantes et de masques grimaçants dans la pénombre témoignait que les Anouilh n'étaient pas si peu Anouilh que ça.

C'est là aussi qu'il installa pendant la guerre une longue-vue pour observer ce qui se passait en face. Il ne manifestait ainsi aucune curiosité malsaine; en face il y avait une épicerie.

Et, grâce à la longue-vue, il pouvait annoncer à Monelle :
— Tiens, on dirait qu'il y a des pommes de terre aujourd'hui. Ça vaut la peine de descendre...

Le père et la mère qui, comme la jeune fille, traversent toutes ses pièces noires, sont si humblement abjects qu'on n'ose croire à une transposition, même cruelle, de ses propres parents. On sait que son père était tailleur. On dit que sa mère était violoniste dans un orchestre de casino.

Il y a beaucoup de violonistes dans l'œuvre d'Anouilh. Et les mères y sont effrayantes pour qui il exprime un mélange de haine et d'incommensurable pitié...

Mais, où commence la fiction, où s'arrête la réalité? Tout fait partie, chez Anouilh, d'une sorte de jeu monstrueux où il mélange les fantoches et les humains pour en faire des pièces dont il affirme que, dans vingt-cinq ans, elles seront « inécoutables ». Eternellement, il refait le même puzzle : il mélange les morceaux et, hop! il recommence. Mais, pour que le jeu continue à le divertir, il le rend chaque fois plus difficile. Avec les yeux bandés, cette fois-ci... Et maintenant, avec la main gauche... Et si j'essayais dans le noir?

Monelle Valentin prétend qu' « il est dégoûtant de facilité » et qu' « il a le cerveau branché à un stylo ». Lui-même ressemble, en ce moment, à un homme qui a fait cent fois le saut périlleux sans filet et qui, pour que l'exercice l'amuse encore, est irrésistiblement entraîné à le faire quadruple, quintuple, sextuple, jusqu'au jour où il se cassera les reins, jusqu'au jour, qu'il attend avec une sorte de curiosité sceptique, où la meilleure mécanique agencée par Jean Anouilh, ivre de jeu, refusera de marcher, et où il tombera sur ce que les gens de théâtre appellent « un bide ».

En attendant, il écrit une pièce en un mois.

— Et, entre les pièces, que faites-vous?

— L'idiot, comme tout le monde.

Etrange garçon, concentré d'orgueil, de cet orgueil qui rend hypersensible ou ridicule, de cet orgueil qui ne pousse si vigoureux que lorsqu'il a été planté dans le fumier de l'humiliation.

— Mais, je dois vous dire que...

— Quoi?

— Non. Je reste à mes points de suspension.

On ne peut pas lui en vouloir; il n'aime pas « les autres ». Il les supporte seulement. Il les supporte d'ailleurs très bien

quand l'ennui qu'ils lui procurent a un sens et il avoue honnêtement que si le fait d'accorder cinquante interviews et de poser la tête en bas devant un photographe était nécessaire pour amener des spectateurs au théâtre, il s'y plierait aussitôt.

Il est aussi, de tous les auteurs « arrivés », le plus capable d'accepter sans façon la commande d'un dialogue de film, quand il a le temps — et il l'a souvent —, quand il a envie de gagner quelques centaines de milliers de francs supplémentaires, et, peu importe le film, pourvu qu'il soit payé.

Il obtient, le plus souvent, de ne pas signer ces dialogues et de ne pas s'abaisser ainsi aux yeux de la postérité et des jeunes gens qui, semblables au jeune Anouilh d'autrefois, souffriraient de voir leur grand homme se plier sur son piédestal pour ramasser de l'argent. Et puis, il arrive que ces travaux l'amuse. Il ne s'est pas ennuyé une minute en écrivant le texte de *Monsieur Vincent*, et pas davantage en adaptant *Caroline chérie*, qu'il tient pour un excellent roman.

Si tout ceci vous semble un peu incohérent, c'est parce qu'il est incohérent, ou plutôt parce que le hiatus est tel entre Anouilh tel qu'on le voit, avec son air de séminariste rusé, son goût du confort, sa gentillesse interchangeable, et l'homme dont on entend la voix trouée de larmes à travers quelques chefs-d'œuvre, qu'il est presque impossible de trouver une ligne de continuité entre les deux personnages.

Il est sans lumière, sans éclats, sans pointes. Il ressemble à un sac richement brodé d'étincelantes pierreries, mais que l'on aurait retourné. Les broderies sont à l'intérieur et, du sac précieux, on ne voit que la doublure.

Ce sac, Monelle Valentin essaye doucement de le montrer du bon côté.

Mais il se détourne et déclare :

— J'aime mieux vous prévenir que personne ne me connaît aussi mal que cette dame...

Alors, elle lève vers lui son petit visage crispé et frémissant : ils se sont aimés pendant dix-neuf ans. Mais, qu'est-ce que c'est, l'amour ? Il a répondu quelque part « c'est la guerre ».

MADAME AURIOL

Dans le petit salon personnel de M^{me} Vincent Auriol on se sent comme chez soi.

Et, si une femme de chambre entrait en disant :

— Madame, la cuisinière demande s'il faut faire le veau en rôti ou à la casserole... on ne serait pas autrement surpris.

L'étonnant est que, si l'on voyait paraître la reine d'Angleterre demandant une tasse de thé, on ne serait pas surpris non plus.

On oublie très vite, auprès de M^{me} Auriol, le respect officiel que l'on doit constitutionnellement à la « Présidente », parce qu'elle inspire une autre sorte de respect, celui qui jaillit du cœur et qu'aucun titre ne saurait commander.

On pourrait, aussi spontanément, lui faire une révérence ou l'embrasser sur les deux joues, tant il y a de tendresse dans son beau sourire et de grâce souveraine dans son maintien.

Les photos traduisent mal son visage, trahissent son teint clair entre les cheveux noirs barrés par deux mèches blanches. On se sentirait facilement devant elle un peu ému, un peu bête, prêt à crier : « Vive la France » qui sut faire de la fille d'un ouvrier la première dame de son pays.

Il peut y avoir autant d'ostentation à afficher d'humbles origines que des ancêtres titrés. M^{me} Auriol évite aussi ce piège-là.

Si elle est aujourd'hui heureuse et fière de pouvoir évoquer, à l'Elysée, la mémoire de son père, Michel Aucouturier, ouvrier verrier, c'est parce qu'elle revendique pour lui la dignité que l'on vante chez elle.

Ses souvenirs d'enfance sont tous vifs encore où grondent la grande révolte ouvrière du début du siècle, la voix brûlante et généreuse de Jaurès, les jours de colère et de grève.



Françoise Giroud
vous présente le Tout-Paris

Vous connaissez tous ces personnalités des Lettres, des Arts, des Spectacles, de la Politique, de la Vie Parisienne, dont le nom revient chaque jour dans les journaux, dont les traits et la voix ont été popularisés par la photo, la radio, le cinéma et la télévision. Vous connaissez - vous croyez tous connaître - Antoine Pinay, Edith Piaf, Jean Nohain, Gérard Philippe, Jean-Paul Sartre, Madame Colette, René Clair, Edwige Feuillère, André Roussin et bien d'autres. Mais, derrière la façade qu'ils présentent au grand public, quel est leur vrai visage ?

Pourquoi ont-ils choisi le métier qui les a rendus célèbres ? Comment l'exercent-ils ? Qui sont-ils réellement ? C'est ce que Françoise Giroud a entrepris de vous révéler.

Depuis plusieurs années, elle interviewe pour *France-Dimanche* les vedettes de l'actualité. Elle met à nu les personnalités les plus secrètes, perce d'un coup d'œil infaillible les masques et les attitudes. Si ses « victimes » sont en veine de confidences avec elle, c'est probablement que Françoise Giroud ne se considère jamais comme une journaliste devant un monstre plus ou moins sacré, mais qu'elle sait toujours se mettre sur le même plan que les célébrités qu'elle interroge. Aussi, ce qu'elle nous restitue, ce n'est pas un comédien ou un dramaturge, ou un homme d'État, mais une personne vivante, avec ses joies et ses peines, ses espoirs et ses découragements, ses contradictions et ses zones d'ombre, c'est un être humain dans son intégralité.

Ce recueil d'interviews est, en fait, selon le mot de Marcel Achard, « une admirable galerie de portraits ».

ETB. BHUIÈRE IMP. BAGNEUX (SEINE)

650 fr. B. C. + T. L.